

## Deuxième dimanche du Temps ordinaire

*Lectures : 1 S 3, 3b-10. 19 ; 1 Co 6, 13b-15a. 17-20 ; Jn 1, 35-42*

En début d'année liturgique, l'Église fait lire, chaque année, les récits des vocations des premiers apôtres. Aujourd'hui, nous avons aussi entendu le beau récit de la vocation du jeune Samuel. Ce sont des vocations bien différentes : le jeune Samuel se situe dans l'Ancien Testament, l'appel de saint Pierre est à l'aube du Nouveau ; Samuel est encore un enfant, Pierre est un adulte ; enfin, le jeune Samuel peine à identifier celui qui appelle, au contraire l'apôtre André annonce d'emblée à Pierre de qui il s'agit : « Nous avons trouvé le Messie », c'est-à-dire le Christ. La convergence de ces récits nous invite pourtant à réfléchir aujourd'hui à cette notion de vocation. L'Église elle-même a pris conscience de son importance, puisqu'elle a même institué une « journée des vocations ».

Plutôt que de parcourir l'immense diversité des vocations : vocations contemplatives ou plus actives ; vocations sacerdotales ou caritatives ; vocations tournées vers les enfants, les malades – le danger de pareilles énumérations est d'en oublier beaucoup –, je voudrais, plutôt, essayer de prendre conscience, en ces quelques minutes, que dans toute vocation il y a un élément objectif et un élément subjectif. Prendre conscience de ce double aspect de toute vocation est, je crois, important. En effet, selon que l'air du temps privilégie une pensée philosophique objective ou, au contraire, une pensée philosophique subjective, le risque sera de surestimer, tantôt l'aspect objectif ou, au contraire, l'aspect subjectif de toute vocation.

Il a pu arriver, non sans dommages, qu'on ne voie qu'un aspect objectif dans la vocation ; aspect bien incomplet d'ailleurs. L'épiscopat de tel ou tel évêché faisant comme partie, jadis, du patrimoine d'une grande famille, on ne se soucia guère de l'aspect subjectif dans la vocation d'un Talleyrand, ou même d'un Richelieu. Ce n'est pas le danger actuel, au contraire ; à une époque, la nôtre, où on tue des milliers d'enfants, objectivement innocents, au nom de la liberté subjective de leurs mamans, on néglige la vocation à la vie de ces enfants pour ne considérer que le désir, subjectif, de leurs mères.

Il est peu vraisemblable qu'une telle ambiance de pensée philosophique, prioritairement subjective, du monde contemporain, n'ait pas quelques répercussions sur la manière de penser les vocations ecclésiales. Monseigneur Grégoire Cador, natif de Solesmes, a affirmé plusieurs fois en public – on peut donc le citer – que l'élément déterminant de sa vocation sacerdotale fut l'évidence du manque de curés dans les campagnes, que son métier l'amenait à visiter. Il est clair que l'élément objectif a donc, ici, été déterminant. Ce qui ne veut pas dire que le Saint-Esprit n'ait pas joué

aussi un rôle, subjectif, nécessaire, pour que soit accueilli ce qui était objectivement criant.

Il y a bien des réalités objectivement criantes... à commencer par le manque de louange au Créateur pour la beauté du monde, le manque de louange à Dieu, venu dans le monde pour le sauver. Bien des psaumes nous invitent à cette louange. Je ne citerai que l'immense psaume que nous chantons le mercredi aux vêpres, un psaume qui énumère vingt-cinq raisons de louer Dieu... « *quoniam in æternum misericordia eius – car éternel est son amour* ». Le psaume commence par un triple impératif ; ce n'est donc pas facultatif : « *Confitemini Domino – Rendez grâce au Seigneur* ». Mais pour cela il faut d'abord écouter : « *Ausculata* ». C'est le premier mot de la Règle de saint Benoît : « *Ausculata – Écoute !* » Et puis... « que rien ne soit préféré à l'œuvre de Dieu » (RB 43, 3). Il ne s'agit pas là d'oraison mentale.

Mais il y a bien d'autres appels objectifs externes : des peuples entiers ne connaissent pas encore l'Évangile ; des pauvres ne sont pas évangélisés ; de multiples clochers de France crient, pour obtenir, chaque dimanche, un prêtre et son peuple. Assurément, toutes ces vocations objectives seront sans fruit, si le cœur n'est pas accueillant et ne reconnaît pas, sous l'influence du Saint-Esprit, ce qui est le plan de Dieu pour lui-même.

Mais, avant d'interroger tout ce qui se meut en notre monde intérieur, on peut relire l'Évangile et saint Paul. Comme dans le cas du jeune Samuel, la parole vient de l'extérieur : « Si tu veux être parfait, dit Jésus, va, vends ce que tu as, donne-le aux pauvres [...] et viens » (Mt 19, 21). Je ne sais ce qui s'est passé dans le cœur du jeune homme riche, qui repartit tout triste, car il avait de grands biens, nous dit l'Évangile (v. 22). Nos contemporains diraient facilement qu'il n'avait pas la vocation, puisqu'il n'a pas donné suite. Ce n'est pas parce que l'on ne sait pas bien ce qui s'est passé de façon subjective en son cœur, qu'il est permis de nier qu'il y ait eu là une vocation objective.

Malheureusement, actuellement, quand quelqu'un, après bien des années, trahit ses vœux solennels, on dit, trop facilement, qu'il n'avait pas la vocation. Pourtant, on ne dit pas que Judas n'avait pas la vocation d'être l'un des douze apôtres. C'est d'abord quand le jeune Samuel entend la voix du Seigneur, qu'il y a vocation ; ce n'est pas quand il court interroger le grand prêtre, avec une appréciation intérieure qui n'est pas tout de suite la bonne.

Il y a aussi saint Paul ; la liturgie de l'Église continue de nous lire ses lettres : « Je veux vous voir sans souci, écrit saint Paul aux Corinthiens, l'homme qui n'est pas marié a souci des affaires du Seigneur, des moyens de plaire au Seigneur. Celui qui s'est marié a souci des affaires du monde, des moyens de plaire à sa femme » (1 Co 7, 32-33b). De même, continue saint Paul, « la jeune fille a souci des affaires du Seigneur, pour être sainte de corps et d'esprit. Celle qui s'est mariée a souci des affaires du monde, des moyens de plaire à son mari » (v. 34).

Saint Paul a bien conscience que cet appel objectif et externe ne sera pas forcément entendu de façon subjective : « Je voudrais bien que tout le monde soit comme moi, écrit-il, mais chacun a reçu de Dieu un don qui lui est personnel, l'un celui-ci l'autre celui-là ». Mais saint Paul se souvient aussi de l'appel objectif qu'il a reçu sur le chemin de Damas. « Que veux-tu que je fasse ? » dit-il à Jésus (Ac 9, 6 [Vulg.]). C'était dans le sillage de la parole du jeune Samuel : « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute. »